

TRÊVE DE POLÉMIQUE OU CONTRÔLE DES OPINIONS

Annik Dubied¹ et Benoît Grevisse²

Introduction

Dans un récent dossier consacré à un “Tour du monde en 80 journaux”, *Le Monde*³ s’attardait sur l’expérience polémique de la presse italienne. “La presse italienne réinvente la polémique” titrait-il. *Il Foglio* et *Il Reformista* se distinguent, en effet, par un retour au genre polémique, pourtant réputé quelque peu révolu dans les pratiques de presse traditionnelles. Face aux quotidiens de plus en plus épais et chargés de suppléments en tout genre, ces deux titres transalpins ont opté pour la minceur et les faibles coûts industriels. À l’opposé de la neutralité, conçue comme critère journalistique professionnel, ils privilégient le débat d’idées, la verve, voire l’excès. La volonté de réforme libérale de la société italienne constitue le fonds commun de ces deux titres, qui s’ancrent dans des références

¹ Maître-assistante à l’Université de Genève (DEA médias et Département de sociologie) et chargée de cours à l’Université de Neuchâtel (Institut de Journalisme et communication).

² Professeur au Département de communication de l’Université catholique de Louvain.

³ “Le Tour du Monde en 80 journaux”, supplément au *Monde* du vendredi 5 décembre 2003, *Le Monde – Courrier International*, p. XXII.

politiques différentes. La réussite inattendue de l'entreprise *Il Foglio* a éveillé l'attention du monde de la presse, avide de traces de reprise et de diversification.

L'exemple vient à point pour ce numéro de *Recherches en communication*, qui prend pour objet le journalisme et ses rapports avec la polémique. Il est le fruit du long travail d'une équipe de chercheurs d'horizons divers. Sociologues des médias, narratologues, spécialistes de l'argumentation ont croisé leurs regards pour tenter de comprendre ce qui demeure de la polémique journalistique dans notre société.

Journalisme contemporain et polémique : définition d'un objet

La polémique journalistique, objet de cette étude collective, peut ainsi se définir : tout discours journalistique affirmant une opinion (voire des opinions) en l'affrontant à d'autre(s) discours, mais aussi tout discours polémique tenu dans l'espace médiatique, et auquel le journaliste est confronté sans s'y impliquer directement en tant que protagoniste (lorsqu'il est "intermédiaire", "médiateur", ou encore "interprète", selon les distinctions que Galia Yanoshevsky opère dans ce numéro). Bref, toute situation de polémique dans laquelle le journaliste peut se trouver impliqué. Cette "situation de polémique" peut être explicitement polémique (c'est-à-dire se présenter comme un combat verbal souligné par des marques textuelles spécifiques), mais elle peut également l'être de manière plus souterraine ou implicite¹.

Ce numéro de *Recherches en communication* propose à la fois d'explorer cette polémique comme clef de lecture de certaines pratiques journalistiques, et d'utiliser en retour l'angle du discours

¹ Dominique Maingueneau ou Nadine Gelas, notamment, ont montré, chacun à leur manière, comment la polémique peut fonctionner sur des implicites, avec un discours en apparence non polémique (Lettre de F. Mitterrand au Parti Socialiste, Nadine GELAS, "L'hyper-polémique", in C. KERBRAT-ORECCHIONI, N. GELAS, M. LE GUERN *et al.*, *Le discours polémique*, Lyon, PUL, 1980, pp. 75-82), ou comment l'absence de marques typiques du discours polémique (invectives, axiologiques infâmant, etc.) ne signifie pas pour autant absence de polémique, laquelle se caractérise alors par l'affrontement de deux discours (caractérisés par une série d'oppositions sémantiques) dans un espace discursif (Dominique MAINGUENEAU, *Sémantique de la polémique. Discours religieux et ruptures idéologiques au XVII^e siècle*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1983).

médiatique pour éclairer les mutations et les déplacements contemporains de la polémique qui se joue désormais dans et avec les médias.

Un tel dossier se devait d'évoquer l'histoire et la tradition de la polémique journalistique. Mais il entend surtout aborder les enjeux capitaux du journalisme que sont aujourd'hui l'opinion, sa défense, ses formes, l'engagement dans un contexte dominant de "pensée unique". Il s'agit donc de comprendre en quoi la polémique structure encore aujourd'hui les représentations et les pratiques journalistiques, en quoi elle permet de comprendre la fonction actuelle du journalisme, mais aussi quelles sont ses origines et ses mutations, quelles sont ses formes, ses moyens et ses mises en scène, ses règles. L'approche proposée pose donc les questions très actuelles des rapports qu'entretiennent l'information, l'opinion et le spectacle.

Enjeux journalistiques et sociaux de la polémique contemporaine

Habituellement reléguée à sa seule perception historique, la polémique est obligatoirement mentionnée dans toute formation professionnelle, à titre de glorieux ancêtre du journalisme. Elle est néanmoins très présente dans le discours médiatique contemporain. Indice d'une spectacularisation outrée du quotidien médiatisé, l'inflation de vocabulaire qui consiste à crier à la polémique dès lors que des avis divergent invite à la curiosité. Ne serait-elle pas l'indice du refus de l'affirmation d'opinions dans notre société ? La machine médiatique participerait-elle du contrôle social au point de détecter, d'hypertrophier puis de laminer toute variation d'opinion ? Toute puissante de ce point de vue, elle ne pourrait cependant saisir la totalité du champ social et, encore moins, rencontrer les situations individuelles. En construisant une vision moyenne du monde, en qualifiant de "polémique" le moindre indice d'opposition, les médias de masse ne font-ils pas place à l'affirmation des extrêmes ?... L'analyse que propose ici Marc Lits, montre que le phénomène n'est pas le seul fait des médias. Les stratégies de communication des hommes politiques ont, elles aussi, contribué à infléchir l'affrontement idéologique vers une sorte d'indifférenciation qu'on ne rompt qu'en période électorale. Marc Lits montre aussi que cette

communication aseptisée contient ses propres limites, en préférant les thèmes politiques aux enjeux politiques.

Ces enjeux politiques et sociaux recoupent ceux, plus particuliers, de la profession journalistique. La liberté de la presse demeure, selon son acception classique, un exercice, par délégation, de la liberté collective d'expression des opinions. La polémique semble aujourd'hui jugée journalistiquement mauvaise, en raison de ses outrances dans la manifestation des opinions. Cette disqualification correspond à la manière dont est entendu le premier prescrit journalistique déontologique, celui de la recherche de la vérité.

La méthodologie professionnelle peut être résumée, imparfaitement, au devoir de se faire témoin de l'événement, autant que faire se peut. On sait que les conditions de production, les contraintes technologiques comme les impératifs de rentabilité, conduisent fréquemment le journaliste à se fonder sur un rapport à l'événement de seconde main. Lorsqu'il ne peut être lui-même témoin, il se fie au travail réalisé par d'autres journalistes, d'agence ou de concurrence. Dans de nombreux cas, il est amené à traiter d'informations proposées par de multiples sources, aux intentions persuasives diverses. La méthode journalistique consiste alors à identifier ces sources et leurs intérêts, tout comme à éventuellement recouper les informations qu'elles proposent. Dans ces deux contextes de rapport aux sources (fruit d'un travail de recherche journalistique ou sélection critique d'une information offerte), toute marque d'opinion appelle une vigilance professionnelle particulière. On ne peut relayer une opinion inscrite dans un message, sans la mettre à distance, l'identifier, éventuellement la localiser dans une rubrique spécifiquement dédiée. Quant au journaliste lui-même, il est invité à ne pas se servir de sa fonction de transmission de l'information pour faire passer ses propres opinions. Il s'agit du classique principe de la séparation du fait et du commentaire.

Des pratiques révélatrices

Dans la pratique, l'opinion marque pourtant souvent le discours médiatique, y compris dans la tradition anglo-saxonne qui s'étonne habituellement de ce mélange de faits et de commentaires, qui caractériserait les productions latines. Les traitements journalistiques

de grandes affaires judiciaires ou politiques, comme le procès O.J. Simpson ou l'affaire Lewinsky, sont devenus des cas d'école de ces dernières années. Ils montrent à quel point l'emballement médiatique, y compris en culture anglo-saxonne, est omnipotent face aux critères "professionnels" de recherche de la vérité. La distinction du fait et du commentaire vole en éclats. Le travail sur l'opinion, jusqu'à l'outrance, est alors manifeste ; mais il est étroitement lié à l'émotion, au direct et au spectacle. Il opère sous un mode radicalement différent de la rationalité du débat public. Il apparaît tout aussi patent que le traitement des derniers grands conflits militaires est lui aussi sous l'influence des techniques propagandistes. Par contraste, c'est parce que la polémique affiche sa monstration de l'opinion qu'elle semble indécente socialement et suscite sa disqualification *a priori*. Les processus persuasifs ou manipulateurs, violents mais cachés, sembleraient mieux acceptés, ou moins perçus, par la société. Ils ne suscitent que les, désormais classiques, grand-messes collectives de *mea culpa* médiatique, orchestrées *a posteriori* par les analystes des médias et les journalistes.

La polémique traditionnelle sent donc souvent le souffre. Dans l'univers des pratiques journalistiques contemporaines, elle est pour le moins peu appréciée. Les critères de production d'information professionnelle ne lui laissent plus qu'une place limitée et balisée. La polémique est pourtant presque naturellement associée au champ journalistique, au sein duquel elle réapparaît sous une forme percutante et parfois purement sensationnelle. Dans le système médiatique, sa nature spectaculaire est perçue comme une valeur ajoutée de l'actualité. Elle peuple les manchettes et les amorces de sujets. Ce paradoxe ne recèle-t-il pas un questionnement essentiel ? Empruntant des angles et des objets d'analyse divers, les articles qui constituent ce dossier interpellent la pratique journalistique à plus d'un titre.

Quelques questions "polémiques" contemporaines

Il convient dès lors de tenter de penser la polémique dans le champ journalistique contemporain, de cerner ses nouveaux enjeux et de s'interroger sur sa mise à l'écart explicite. A quoi ressemble-t-elle désormais lorsqu'elle apparaît ? Quelles sont ses mises en scènes ?, Privilégient-elles plutôt la spectacularisation ou l'"implication" ?

Quelle exploitation fait-elle des potentialités de chaque média ? Quelles stratégies langagières le journaliste est-il tenté de privilégier dans un cadre polémique, compte tenu des difficultés de sa position en la matière. Énonciation distanciée ? Insistance sur le spectaculaire au détriment du fond ? Aveu de l'impuissance des mots ou de l'argumentation ? Usage de l'implicite ? Ou, au contraire, implication ponctuelle forte ?

La position de "modérateur", désormais privilégiée, est-elle encore pertinente, par exemple dans des cas extrêmes comme celui du discours raciste (polémique à l'extrême, mais aussi balisé par le "politiquement correct") ? Plus globalement, la polémique journalistique contemporaine laisse-t-elle encore le champ libre à l'argumentation, ou contribue-t-elle au déclin de cette dernière ? Telles sont quelques questions, parmi d'autres, qui ont motivé ce numéro et qui ont été proposées aux auteurs qui ont accepté d'y réfléchir.

C'est parce que la polémique a trait au "bien" public qu'elle s'avère si féconde. Polémiquer, c'est tenter de falsifier la parole de l'autre. C'est un "discours *a contrario*" notent Kerbrat-Orecchioni et Gelas¹. N'est-ce pas là l'essence même d'un certain nombre de prétendues "polémiques" médiatiques contemporaines, où seuls importent l'apparence et le spectacle vendeur d'un combat, dont le détail est impossible à suivre pour la majorité du public ? On retrouvera, dans les articles qui suivent, évocations et analyses de nombre de polémiques récentes qui ont occupé l'espace médiatique. L'agression, la sortie assertive, le tapage éditorial y disqualifient souvent le fond.

Polémique de fond, polémique de ton

Les auteurs du numéro s'accordent au moins sur un point : la polémique journalistique contemporaine pose un problème. Mais ce n'est sans doute pas celui auquel on pense spontanément et que pointe la "charge évaluative" du terme. Ce n'est pas tant parce qu'elle est affrontement, guerre verbale, qu'elle est problématique, soulignent-ils.

¹ C. KERBRAT-ORECCHIONI, N. GELAS, *Le discours polémique*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1980, p. 12.

C'est notamment parce que, même en s'investissant dans la lecture d'ouvrages ou d'articles de presse, le public désireux de comprendre ne peut que constater l'opposition de thèses. Celle-ci se fait sous l'angle de l'affirmation de la qualité "d'enquête journalistique", dont les uns parent leur travail, et la réfutation par les autres de cette qualité professionnelle. L'accumulation des détails noie le fond. La polémique défensive, telle que la décrit Raphaël Micheli, prend le pas sur le dévoilement de la manifestation du "bien" public : on s'adresse alors au tiers en déplaçant la discussion sur le fond vers un discours de disqualification de son opposant.

D'autres auteurs (Philippe Breton, Gaetan Clavien), signalent qu'elle pose problème parce qu'elle se prête "naturellement", par sa nature agonique, aux excès, au débordement, voire à la violence. Est-ce à dire que les passions devraient nécessairement rester en dehors de la cause dont traite le journalisme ? Il nous semble que la passion est étroitement liée à l'intérêt de l'information. Les distinctions, qui sont ici proposées, mettent le doigt sur une fragilité fondamentale de cette association. Sans passion, l'information n'a que peu de chance de toucher l'humain dans son dévoilement et sa compréhension du monde. Cette passion peut être évidemment politique. Elle s'ancre également dans la vie, la mort, l'horreur, le bonheur, l'indignation... Naturelle, essentielle au fonctionnement et au sens du récit médiatique, la passion en est également la pierre de touche. Elle peut submerger le sens. Pour paraphraser Philippe Breton, se référant lui-même à Aristote, la passion peut se situer en dehors de la cause. Mais elle n'est pas nécessairement mauvaise. Au contraire, elle peut servir la cause. Elle est alors le *phore*, le véhicule du raisonnement. Elle apporte force et persistance au travail de confrontation des idées et de compréhension du monde. La valeur heuristique de l'information se perd lorsque l'effort de recherche de la vérité est balayé par le recours à l'émotion et que celle-ci se substitue à l'argumentation. Gaetan Clavien, à l'issue d'une étude de cas, insiste pour sa part sur la délicatesse de l'emploi de désignations ou de qualifications qui peuvent s'avérer défigurantes, comme dans le cas extrême du discours raciste.

D'autres encore s'emploient à définir autrement les limites entre une bonne et une mauvaise polémique. Roselyne Koren, par exemple, reprenant à son compte l'opposition entre polémique de ton et

polémique de fond¹, souligne que la première, pure monstration spectaculaire d'affrontement, conduit à la dépolitisation aussi sûrement que le refus absolu de toute polémique. Selon elle, seule une polémique de fond permet un espace public productif, à même de jouer son rôle de "catalyseur de démocratie". Mal utilisée, la polémique (de ton) concourt à la dépolitisation du débat public, elle dont la mission est justement de le favoriser.

Il apparaît donc extraordinairement difficile de manier la polémique. Elle se révèle capable du meilleur comme du pire. D'où l'intérêt de distinguer *bonne* et *mauvaise* polémique. À cet usage, les auteurs fournissent un certain nombre de repères (de "règles du jeu", dirait Philippe Marion), qui à leurs yeux permettent à la polémique (de fond) de se développer en évitant de devenir une "zone de non-droit" (Philippe Breton) où tous les coups sont permis. Au rang de ces "règles du jeu", l'argumentation à l'intérieur de la cause (Philippe Breton), l'extrême prudence dans l'usage des qualifications et désignations (Gaetan Clavien), mais aussi le travail d'échange malgré les oppositions. Bref, le respect de la contradiction interne à la polémique que rappellent Galia Yanoshevsky et Philippe Marion : polémiquer, c'est travailler ensemble à faire la guerre, pratiquer l'interaction agonistique. L'échange, le dialogue sont donc requis. La "simple" juxtaposition d'opinions n'est pas polémique, ou en tout cas pas bonne polémique. Il s'agit, ici, rappelle Philippe Marion, de dialogue, et pas de dialogue de sourds.

Que faire de la polémique ? Nouvelles voies, nouveaux lieux, nouvelles interactions, nouvelles modérations ?

Si la polémique est disqualifiée par l'univers journalistique contemporain, c'est sans doute parce qu'elle y dévoile ses faiblesses. Son acception historique est la désignation de ce que ne voudrait pas être le journalisme. Selon la diatribe de Balzac, citée par Gabriel Thoveron, "Ces faiseurs de tartines s'ingénient à n'être que la toile sur laquelle se peignent comme des ombres chinoises, les idées de leur abonné". À l'inverse, le journalisme contemporain se veut autonome. Il n'enfourche plus l'opinion de son lecteur. Mais comme aller à

¹ Une distinction proposée par Jean-François Revel dès 1966.

l'encontre de l'opinion de son lecteur, c'est risquer de le perdre, la voie moyenne consiste à ne plus dire le monde que sous un mode unique. Le journal ne dit plus ce qu'il pense. Lorsqu'il s'aventure à proposer l'opinion, il le fait souvent sous le mode du relais de la parole d'experts, eux-mêmes formatant leur discours aux attentes médiatiques. La polémique devient donc essentiellement, pour le journalisme, l'affaire "des autres", et elle s'installe dans des espaces "semi-rédactionnels", comme les pages "Opinions". Ces nouveaux lieux de la polémique contemporaine, pointés entre autres par Jean-Marie Charon, où s'expriment aussi bien des journalistes (qui "sortent" de leur statut et de leurs pages habituelles) que des experts, posent question. C'est notamment le sens de la réflexion proposée par Philippe Breton. Balisant un "espace polémique" qui n'est plus que très partiellement rédactionnel, n'encouragent-ils pas à sortir des règles du jeu pour favoriser un échange sans retenue ? Ne sont-ils pas, à l'extrême, des zones de non-droit ? L'échange, d'ailleurs, dans un contexte d'héritage fonctionnaliste, y est devenu l'affaire d'un groupe de spécialistes. Au-delà des clivages politiques traditionnels, ceux-ci déterminent un consensus univoque du bien commun.

Cette montée en puissance de la parole d'expert et de la pensée unique s'est doublée d'un usage cosmétique du citoyen. Celui-ci est réintroduit à tour de bras dans une mise en scène de l'espace public. Le micro-trottoir prétexte, le témoignage, aussi arbitraire qu'interchangeable, tiennent lieu d'identification à une problématique, sans échange d'arguments. Dans ce contexte, la polémique ne peut plus avoir droit de cité médiatique que pour ses vertus phatiques, et non plus pour sa valeur d'échanges argumentés et d'affirmation d'une diversité de conception du monde. De ce point de vue et ainsi menée, la polémique est commerciale. Les débats politiques télévisés en sont souvent une belle illustration : la multiplication des invités, la réduction maximale du temps de parole et la scénarisation des débats épousent l'aspect formel de la polémique, tout en excluant sa centration sur l'échange raisonné d'arguments. Il s'agit alors d'une forme de mime de l'affrontement. La télévision serait-elle médiagéniquement rétive à la polémique de fond, s'interroge même Philippe Marion ?

Comme le rappelle Galia Yanoshevsky, la polémique présente un intérêt médiatique certain par le contrat qu'elle dessine. Elle propose un objet commun de l'affrontement et nécessite une durée. De ce point de vue, elle s'adapte parfaitement au format médiatique par sa

double nature, spectaculaire, réductrice et feuilletonnesque. Dans un contexte de concurrence médiatique effrénée, l'affrontement demeure un excellent produit de communication. On voit ainsi se développer de nombreux substituts à l'opposition de fond, par une sorte de monstration de la polémique purement formelle. L'espace public est envahi par cet aspect formel de la diégèse polémique. L'événement polémique est vendeur, pour autant qu'il se limite au spectacle de l'affrontement et ne cède pas à l'ennui de l'échange rationnel des arguments.

Il est amusant de noter que c'est sous ce même angle qu'est adressée la critique la plus courante à un phénomène tel que *Les Guignols de l'Info*. Bien que porteuse d'une critique de fond, la caricature ne permettrait pas l'échange et serait donc réductrice du débat politique. Philippe Marion l'envisage dans sa dimension "médiagénique" : la caricature de presse se prête fort bien, par nature, à l'usage polémique, même en télévision. Il est vrai aussi qu'elle dessine une communication plus ou moins univoque. Mais la critique des *Guignols* semble quelque peu stérile, dans la mesure où l'on ne distingue pas quel autre espace elle désigne à ce débat. L'espace politique traditionnel, professionnalisé, semble fermé au public. Sa médiatisation la plus courante, on l'a dit, privilégie la monstration de la polémique à l'échange argumentaire.

Il serait pourtant inexact de penser que le journalisme ne contribue (ou ne peut contribuer) qu'à l'uniformisation de la perception sociale. Un certain nombre de productions médiatiques s'appliquent au décryptage d'une société complexe et à la prise en compte de la diversité des opinions. Elles sont cependant minoritaires et ne recourent pas nécessairement à la forme polémique. Elles ouvrent cependant une piste de réflexion sur la réception, parce qu'elles postulent une multiplicité des publics. La polémique traditionnelle consiste à défendre le point de vue de son camp, en prenant à témoin son auditeur, acquis à sa cause. La monstration de la polémique consiste à ne pas opposer les arguments de manière rationnelle, mais à exploiter l'aspect spectaculaire de l'affrontement. Le reliquat d'affirmation médiatique de l'opinion semble relever du collectif. Le discours journalistique recourt alors à une énonciation manifestant une communauté unique et monolithique avec le public : "On" s'indigne du nombre de décès sur les routes. "On" fustige les méfaits du tabac. "On" se révolte contre la pédophilie... La prise à témoin du public dessine une morale sociale uniforme et peu

susceptible d'être contestée. Le débat public est noyé dans le consensus. L'opposition se constitue contre un tiers difficilement identifiable. Jean-Marie Charon et Michael Palmer notent en outre, tous deux, que la polémique journalistique ne s'adresse plus désormais à un individu ou à un confrère, mais bien à une institution, qu'elle soit politique ou autre. L'argumentation se déplacerait-elle ? Porterait-elle désormais plus sur la vérité et la morale que sur l'opinion, demande Jean-Marie Charon, qui note en tout cas que "le registre des idées, des modes de traitement, des problèmes de la Cité par les acteurs du politique, est largement délaissé au profit d'un registre d'argumentation juridique et institutionnel". Dans ce contexte, la preuve deviendrait une forme de solution qui disqualifierait le débat.

Quant à l'auditoire, il est indifférencié. Il est invité à adopter le point de vue proposé, mais peu susceptible d'opposition. En quelque sorte, on pourrait dire qu'en masse, on entretient un semblant de polémique avec un adversaire absent, amputant le schéma tri-polaire dessiné par Galia Yanoshevsky et repris par Raphaël Micheli.

Lorsque le point de vue est supposé provoquer de réelles divergences, son énonciation est alors déléguée. Les rubriques d'opinion foisonnent et, on l'a vu, elles déresponsabilisent l'énonciation journalistique et juxtaposent les avis d'experts, bien plus qu'elles ne les confrontent.

Certains lieux, réputés innocents et pourtant lourds d'enjeux, se prêtent pourtant à la polémique. Ainsi le journalisme sportif regorge-t-il d'exemples de polémiques qu'assument les journalistes, en prenant parti pour l'équipe ou le champion de son public. Dans ce cas, la passion excède la cause à laquelle le public est acquis. La presse populaire britannique s'est faite la championne de ce type de polémique où l'on s'en prend à la nation adverse, avec tous les excès possibles. Mais bien d'autres exemples plus "anodins" émaillent les commentaires sportifs. La critique publique de ces pratiques émerge de temps à autre. Mais elles continuent à se développer, sans doute parce que, d'une part, elles portent sur un champ où la passion prime sur la raison. D'autre part, le lien de la chose sportive à la gestion politique a-t-il la particularité de ne pas se dire frontalement, en manifestant d'abord ses dimensions spectaculaires.

De la nécessité polémique en journalisme

Ces quelques traits dessinent un journalisme contemporain très rétif à l'exercice de la polémique, lorsque celle-ci porte sur des enjeux appelant à la détermination morale du bien. Les sujets non consensuels appelant la discussion, et donc l'opposition, entraînent un recours journalistique aux points de vue de tiers, les experts. De ce point de vue, la recherche du bien public est déléguée. La parole journalistique se limite alors à mettre en scène les oppositions et à adopter un discours consensuel construisant une opinion collective, dans le temps même de l'énonciation de la polémique. En stigmatisant, par la mise à distance, l'affirmation des opinions, on propose de clore la discussion avant de l'entamer publiquement. Le public est invité à assister au combat de deux points de vue, bien plus qu'il n'a à choisir de rejoindre l'un de ceux-ci. Le seul spectacle médiatique de la polémique manifeste sa condamnation. Le journalisme politiquement correct récuse les excès de la polémique.

Une énonciation politiquement correcte n'efface pourtant pas les enjeux politiques. En ne gardant que les formes de la polémique, lorsque celles-ci s'accordent à l'économie de presse, en contournant les affrontements, le journalisme ne répond pas aux attentes d'une société complexe. Sans doute est-ce une des causes de la perte de confiance dont souffrent les médias, particulièrement ceux qui sont censés porter le débat public. L'analyse de Denis Ruellan et Yvon Rochard montre ainsi que, dans un espace public réduit, en l'occurrence celui de la locale, il est profitable de réinventer des formes de débat, dont la polémique n'est pas absente, sans pour autant endosser tous ses excès.

Bref, en observant les formes actuelles de la polémique, sa pratique et les représentations journalistiques qu'elles alimentent, n'est-ce pas le sens de l'information qu'on interroge ?